

Simple croquis : II

Autor(en): **Margot, Ch.-Gab.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 26

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199433>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Mier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

M. Jules Capré.

Comment! toi aussi? va s'écrier notre ami Capré, toi aussi, *Conteur*, tu viens me bêcher! Ce n'est pas assez que depuis trois semaines les journaux quotidiens se paient ma tête, que le *Gaulois* m'appelle M. Jules Ca-peu-près et que le *Temps* conseille aux Parisiens de ne croire M. Jules qu'après, il faut encore que mon meilleur ami, celui en qui je n'avais jamais douté, se serve de mon nom pour égayer ses colonnes. Décidément, mon pauvre *Conteur*, tu es à bout de copie.

Non, cher monsieur Capré, le *Conteur* ne manque pas de copie. Il en a même, cette semaine, une telle surabondance qu'il se voit contraint de renvoyer à de prochains numéros une longue série d'articles. S'il prend la liberté d'entretenir ses lecteurs du pronostiqueur de Chillon, ce n'est nullement — faites-nous l'amitié de le croire — pour casser du sucre sur sa tête, mais bien parce qu'il sait que sa personne leur est des plus sympathiques et que les mystères de la météorologie intéressent et intéresseront tant que le soleil luira sur notre monde, tant qu'il pleuvra ou neigera et tant que le joran luttera contre la vaudaïre et la bise contre l'humide vent de Genève.

M. Capré nous a aimablement prédit un mois de juin sec et chaud. Les événements n'ont pas confirmé entièrement ses pronostics. Nous ne l'en raillerons pas, sachant qu'il n'a nulle prétention à l'infailibilité. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne sont pas sujets à commettre des erreurs et encore se trompent-ils en ne battant pas le coup. M. Capré donc ne prétend pas à l'omniscience. Il nous le disait encore l'autre jour: « Qu'on ne me range pas au nombre des savants; je n'appartiens pas au monde scientifique; je suis parmi les météorologues, tout bonnement un *meige* et n'aspire pas à être autre chose. »

La modestie de notre ami l'empêchait d'ajouter que, s'il ne possède ni laboratoire ni observatoire, il n'ignore pas l'influence des lunaisons sur l'atmosphère et que, rien qu'à voir la teinte des nuages et les rides du lac devant son donjon, il sait d'où le vent souffle et est en mesure d'annoncer, avec autant de certitude que la station fédérale de Zurich, le temps qu'il fera dans les vingt-quatre heures.

Les lazzis, les imprécations même ne font pas plus d'effet sur M. Capré que le va-et-vient des perchettes n'en produit sur les murs des souterrains de Chillon. Sa joviale philosophie est au-dessus de cela. Il sait bien que s'il lui arrive d'être en désaccord avec les courants aériens, c'est là une mésaventure à laquelle n'échappent pas les plus doctes météorologues et qui ne lui enlèvera pas la confiance des masses.

Journellement arrivent à l'antique castel du comte Pierre des quantités de lettres du pays et du dehors. Leurs signataires interrogent M. Capré sur le temps qu'il fera dans huit jours, dans quinze jours, à l'époque à laquelle les uns se proposent d'entreprendre un voyage, tandis que d'autres organisent une fête en

plein air, songent à se marier, à escalader la Dent de Morcles ou à faire la lessive.

Et notez que ce ne sont pas seulement ceux qui passent pour les plus crédules qui s'adressent au bon pronostiqueur. Dernièrement M. Capré a reçu — il ne nous en a rien dit, mais nous l'avons appris tout de même — il a reçu de Paris une lettre d'un professeur célèbre, dont le nom fait autorité dans la science de la géographie et qui priait notre ami de vouloir dire son sentiment sur le temps — qui était alors très mauvais — attendu qu'une compagnie nombreuse de géographes et de géologues parisiens se disposait à se rendre sur les bords du Léman.

M. Capré répondit, si nous sommes bien renseignés, que ces savants avaient quelque chance, malgré des apparences contraires, de faire leur excursion sans être trempés jusqu'aux os. Les Parisiens ne se le firent pas dire deux fois. Ils arrivèrent à Montreux et à Lausanne dans les vingt-quatre heures, poussèrent une pointe dans le Valais, et eurent plus de soleil que de pluie. Ils regagnèrent la grand'ville enchantés, tout en regrettant de n'avoir pu faire la connaissance de celui qui leur avait donné sur le temps des prévisions plus précises et plus exactes que celles des stations météorologiques.

M. Capré est harcelé par les curieux. Il n'est pas de semaine où quelqu'un ne lui demande un entretien. Les reporters surtout se montrent insistants. Mais M. Capré ne se laisse pas interviewer, non par hauteur, mais encore par pure modestie.

Le mois passé, nous le vîmes descendre du tramway, à la porte du château. Au même instant, un monsieur qui avait l'air d'un Français se précipite sur lui et sollicite un entretien.

— En quoi puis-je vous être utile? lui demande M. Capré.

— Je suis le correspondant de plusieurs journaux français et j'aimerais bien vous interroger sur la météorologie, sur vos pronostics de 1902.

— Vous trouverez tout cela dans l'*Almanach du Jura-Simplon*. En vente dans les gares et les kiosques pour trente centimes.

— Mais encore, vous devez avoir une infinité de choses bien plus intéressantes à dire, et puisque je vous tiens, je ne vous lâche pas.

— C'est moi alors, monsieur, qui vous fausse compagnie, avec votre permission.

Et M. Capré entra dans son manoir.

Ce correspondant était-il peut-être M. Nansouty du *Temps*? On sait que M. Nansouty a consacré récemment une colonne ou deux à M. Capré. Il conte la visite qu'il a faite au pronostiqueur vaudois. Plusieurs journaux ont reproduit cet article, qui est plein d'humour et où M. Capré est dépeint d'une façon assez ressemblante. Mais depuis, on a appris que M. Nansouty n'avait jamais mis les pieds chez M. Capré et qu'il avait fait son portrait de chic. A qui se fier? grand Dieu, si le *Temps* lui-même raconte des histoires imaginaires!

Quand les curieux ne parviennent pas à voir M. Capré dans son intérieur, ils s'arrangent

pour visiter le château de Chillon en sa compagnie et essaient alors de le mettre sur le chapitre de la pluie et du beau temps, pour lui tirer les vers du nez. Mais M. Capré devine leurs intentions avant même qu'ils les aient exprimées et ils en sont pour leur petit stratagème.

Plus heureux que d'autres, un de ces fâcheux réussit une fois à se faire accompagner par M. Capré dans l'ancien corps de garde où un groupe de soldats vaudois du commencement du XIX^e siècle est si pittoresquement campé. Ce visiteur s'était donné comme un des rédacteurs du *Figaro*. Devant les figures de cire, il crut devoir adresser un compliment au collectionneur de nos vieux uniformes:

— Ce tableau guerrier, dit-il, montre bien, monsieur, votre talent dont... auquel...

M. Capré l'arrêta net: « Vous êtes rédacteur au *Figaro*, m'avez-vous dit? »

— Mais... oui...

— Non, monsieur, vous n'appartenez pas à ce journal ni à aucun autre, sauf, peut-être, comme courtier d'annonces... Je vous salue, M. Dont-Auquel.

Le pseudo-journaliste s'éloigna honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, tandis que M. Capré regagnait son appartement en grommelant: dont auquel!... dont auquel!

V. F.

Simplex croquis.

II

FRÉDÉRI...

Il existe quelque part, dans notre canton de Vaud, un village dont je tairai le nom. C'est là qu'il habite... Son nom, je l'ignore; je sais seulement qu'on le nomme *Frédéri*, tout court; et, dans la contrée, cette appellation équivaut à celle de *tadié* ou de *laborniau*, comme on dit en patois.

C'est un simple bien plus qu'un fou, car souvent nous croyons tels, ceux qui pensent autrement que nous; et pourtant rien n'est plus près de la folie que la... sagesse.

Aux yeux des gens, Frédéric passe pour un dément. Je le vis plusieurs fois et, à chacune de nos rencontres, je trouvais un réel intérêt à lui parler. Oh! notre conversation ne quittait pas les menues choses de la vie; mais il répondait avec intelligence et avait fini par m'avoir en affection. J'étais à peu près le seul être qui eût pour lui des égards; et les simples comprennent la reconnaissance beaucoup mieux que les sages. Leur perpétuel besoin d'affection les pousse irrésistiblement vers ceux qui ne la leur refusent pas. Ils s'attachent à vous avec la fidélité d'un chien.

Frédéri m'intéressait pour la raison seule que c'est un déshérité. Or, un dimanche matin, j'étais occupé à ma toilette, lorsqu'on cogna énergiquement à ma porte. Ne pouvant me montrer avec une joue pleine de savon, je criai: « Qui est là? » C'était Frédéric qui me venait voir. Son regard était singulier, ses gestes démesurés et sa voix basse. Il avait mis sa

veste du dimanche, toute de grisette avec des basques courtes qui lui tapaient le bas du dos. Je l'invitai à s'asseoir et à me conter le but de sa visite tandis que j'achevais de me raser — on ne se gêne point d'un simple.

Il resta un moment le buste incliné, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un homme accablé sous le poids d'une grande douleur. Enfin, il leva sur moi ses yeux malheureux et me dit, en ravalant sa salive :

— Savez-vous, monsieur... je suis saoul de la vie... oui, saoul de la vie.

Je ne voyais pas bien où il en voulait venir.

Il poursuivit :

— J'ai « rangé mes affaires », mon testament est fait et, ça y est, je m'en vais...

— Vous voulez vous en aller... Mais où ?

— Je suis saoul de la vie... je veux mourir.

On me maltraite dans ma famille, on se moque de moi au village. J'en ai assez, je veux m'en aller... Je suis saoul de la vie.

Des larmes coulaient sur ses joues tannées.

Je lui mis une main sur l'épaule.

— Mais, mon cher ami, depuis quand avez-vous une telle pensée?... Il n'est pas plus facile de quitter la vie que d'y entrer. Et puis, vous vous faites des idées ; vous croyez qu'on vous maltraite et qu'on se moque de vous ; ce n'est pas le cas, j'en suis certain.

Il me regarda et reprit :

— Me prenez-vous pour un fou?... Je ne le suis pas comme on le croit ; je sais que mes frères ne m'aiment pas, qu'ils m'ont dépouillé autant qu'ils l'ont pu de ma part de patrimoine. On me laisse entendre, maintenant que je n'ai presque plus un sou, que je suis une bouche inutile...

Il se passa la main sur le front comme pour en exprimer toute la pensée.

— Un jour, à la grange, je reçus un cri sur la tête ; on voulut me faire croire à un accident ; mais, moi, j'avais vu, et je n'ai rien dit.

Je restai cloué à ma place devant cette tristesse d'une pauvre vie étalée ainsi devant mes yeux. J'aurais voulu la prendre toute et la jeter bien loin de lui. J'aurais ainsi effacé de sa mémoire ces choses tristes et y faire entrer un peu de soleil. Peut-être, en l'amusant, me dis-je, en le distrayant de ses sombres pensées...

Je pris soudain un air détaché et lui dis en souriant :

— Alors, c'est donc vrai, Frédéric, vous vous mariez ?

Son regard devint rieur, subitement.

— Moi... allons donc, qui dit ça ?

— Mais, tout le monde ; on parle même du mois prochain.

Il rit cette fois pour tout de bon.

— Ah ! ah ! ah ! avec qui ? Avec le pantin à ceux des Râpes ! (Le pantin à ceux des Râpes était un mannequin placé dans un champ de pavots pour éloigner les oiseaux.)

Son rire était si franc qu'il me fit plaisir.

— Ah ! ah ! ah ! les gens sont bons... Venez-vous prendre un verre ?

Sans se fâcher de mon refus, il partit en riant, ayant oublié qu'il était venu « saoul de la vie. »

Les simples ont ceci de bon qu'ils ne sauraient examiner deux pensées à la fois : l'une chasse inévitablement l'autre.

Tel Frédéric, mon simple ami...

CH.-GAB. MARGOT.

Réglementation. — On se plaint déjà — à tort ou à raison — des dispositions de la loi sur le repos du dimanche, dont nous sommes dotés. Laissons-la donc déployer quelque temps ses effets, puis, si le 24 septembre elle ne nous va décidément pas, eh bien, nous dirons *Non*. Patience donc.

En attendant, voici de nouvelles réglemen-

tations adoptées à Sheffield, pour la police des rues, le dimanche :

« Il est interdit aux marchands de journaux de crier le sommaire des feuilles qu'ils débiteront le dimanche. Ce jour-là, une interdiction semblable est faite aux marchands des rues ; seuls les laitiers sont autorisés à crier et cela jusqu'à neuf heures du matin seulement, et le soir, à partir de sept heures. Tout propriétaire de camion, de tombereau ou d'un véhicule quelconque destiné à transporter de lourdes charges devra en garnir les roues avec du cuir, du caoutchouc ou une autre matière pouvant amortir le bruit ».

Lo tenot (le cuvier).

Attiutadé vaï stace, que l'est mon père-grand que me la contave — vo sèdè prao, le père Jeannò dé la Tsenalietta, que modave avoué onna crossetta, du que l'avai zà n'attaqua ; lai a onco daï villié dzins pé Tserdena que l'ont prao zu iu, din lo teim, cheta quie dévant su on boutetiu à traï pi.

Quand don stu Jeannò l'étaï valottet d'onna dozanna d'annaie, restave avoué sa mère pé Sinsephorin, ma l'allave ti lé dzo à Vevà, à l'écoula dao bailli, avoué on par dé lurons qu'avion dza recordà to cin qu'on poave recorda à l'écoula dè Sinsephorin.

Dé bi savà qu'adan ne l'ai avai min dé tsemin de fai, min dé bateau à vapeu, ne rein dé tot chi commerço que l'ai a ora po tserrotta lo mondo. La pousta ne passave què dou iadzo pé senanna. Cliad valottets tracivan à pi pé lo grand tsemin dé Vevà, ao bin daï iadzo s'aguellivan su lo derrai d'on tzer. Daï iadzo assebin s'infatavon deim n'a liquietta que l'étaï à n'on Gris dé l'épetau dé Sinsephorin que la lao prêtave quand l'étaï dé bouna.

On iadzo que cliao yalets s'inmodavan su lo lé, ma rière-grand lao fà :

— Du que vos à la liquietta, vo faut sta vepra mè ramenà cève noutron tenot que l'est pé Vevà : mè fara fauta la senanna què vint po fère la buya.

— Va que saï de ! No l'attatsérin derrai la liquietta.

Ein venian cève, apri l'écoula, mon père-grand va din lo tenot à sa mère, avoué ion daï bouébé. Lé z'autrés ramavon grà din la liquietta. L'avion attatsi lo tenot à la liquietta avoué on bet dé cordetta. Ma quand sont arrevà pé lé Gonalles, vouaiquie on dzoran dé la metzance que vint tot per on coup à soellià, avoué daï z'ellià, dé la pliodze et daï pucheinté débordonnaie dé tonnerro... Cliaio dé la liquietta, tot époairi, copont la cordetta dao tenot que lé gravave dé traci, ramont tant que poavont vé la terra po queri dao sécou. Ma fai lé dou coo din lo tenot sé sont cru fotus et l'ont fà daï bramaie qu'on ouïssaï du lé Gonalles. Lo dzoran lé za tsampa via dévans la Savoy et lo pourro petit Jeannò ne sé pènsave perein mè dé revaire sa mère.

Per bounheu, pé lo maïtin dao lé, lai avai onna barqua que l'a pra cliaio naufradzi por lé mena tant qu'à Singingolle.

Lé Savoyà lé zont bin fa medzi et baïré, lé z'ont retsandà à tsavon, lé zont fa drumi bin adrai et lo dzo in apri, lé zont ramenà avoué lo tenot su on tzer tant qu'à Sinsephorin ion nion ne sé cryai dé mè lé revaire...

Quand mon père-grand m'avai cin conta, din son villio teim, l'étaï adi po pliora ein sé resovegnin dé la frousse que l'avai zue din chi tenot et, ein trésin sa capa dé su sa tita, réci-tavé adi lo chaumo cent et tré :

Bénissons Dieu, mon âme, en toutes choses !

D. B.

Retirés des affaires.

M. et Mme Bifard étaient épiciers depuis trente ans dans la rue du Faubourg-Saint-Denis ; tous les ans, ils déclaraient qu'ils en avaient assez, qu'ils allaient céder et se retirer à la campagne. Tout commerçant parisien n'a qu'un rêve, finir ses jours au milieu du calme des champs ; mais les Bifard, enchaînés par l'habitude, ne cédaient jamais et remettaient toujours leur départ à l'année prochaine.

Ils n'avaient pas d'enfant et avaient amassé une petite fortune.

Un jour, cependant, ils se décidèrent.

Ils annoncèrent la nouvelle à leurs clients.

— Mon Dieu, oui, madame, disait Mme Bifard, nous nous retirons, nous en avons par-dessus la tête ; nous avons assez travaillé, il est temps de nous reposer. Nous ne sommes pas millionnaires, nous avons de quoi vivre.

— Etes-vous heureux ! Avez-vous de la chance ! répondaient les clients, les regards pleins d'envie.

— Nous nous retirons à la campagne ; nous avons acheté une villa à Bois-Colombes avec un petit jardin ; mon mari le cultivera, il faut bien faire quelque chose ; voilà trente ans que nous sommes esclaves, il est temps d'en finir !

Bifard se réjouissait avec sa femme ; il se frottait les mains toute la journée : chacun sait que cette mimique indique qu'on est plongé dans la plus grande joie. Pourtant, lorsque le nouvel acquéreur vint prendre possession de la boutique, les Bifard éprouvèrent un serrement de cœur ; cela leur produisit une pénible impression de voir des inconnus s'installer à leur comptoir.

C'étaient des jeunes gens, le mari et la femme.

Suivant l'usage, les Bifard restèrent quelques jours avec eux pour les mettre au courant, puis ils partirent pour Bois-Colombes.

— Enfin ! s'écria Bifard, nous allons être tranquilles et pouvoir jouir un peu de la vie.

— Ce n'est pas trop tôt, ajouta Mme Bifard ; nous ne serons plus à la merci des clients ; ils ne sont jamais contents ; les uns sont grossiers, les autres ne paient pas ; ce sont les plus mauvais.

Il faut tout supporter.

— Nous avons de quoi vivre, dit avec orgueil Bifard ; nous nous sommes privés de tout pendant trente ans, nous allons prendre du plaisir.

— Les clients nous regretteront, soupira Mme Bifard.

— Moi, je ne le regretterai pas, dit M. Bifard d'un ton dégagé.

Cela alla bien pendant quelques jours ; occupés de leur installation, les deux rentiers ne s'ennuyaient pas.

Mme Bifard vaquait aux soins du ménage, allait au marché : elle faisait ses achats elle-même ; elle avait une bonne, mais elle ne lui accordait aucune confiance ; elle avait eu trop affaire aux domestiques pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur leur compte.

Chaque fois qu'elle revenait de chez l'épicier :

— Quel voleur ! s'écriait-elle, voilà des sardines qu'il a le toupet de vendre trente-cinq centimes ; elles ne lui reviennent qu'à deux sous.

— Nous les vendions cinquante centimes, disait Bifard.

Elle se plaignait que les denrées étaient falsifiées.

— Tiens, disait-elle à son mari, ce café, c'est moitié haricots et brique pilée.

— Tu sais bien que dans le gros on n'en trouve pas d'autre, répliquait Bifard.

D'autres fois, elle s'écriait :

— Il y a vraiment trop de sciure de bois dans le chocolat ! Dans le nôtre, il n'y en avait pas tant. Il n'y a plus d'honnêtes gens !

Quand ils furent installés, Bifard s'ennuya.

— Va te promener, lui disait sa femme.

Il alla se promener, la canne à la main, comme un bourgeois ; cela ne l'amusa pas, il pensait à son épicerie.

Il essaya du jardinage sans plus de succès.

Il se rabattit sur la lecture.

Il prenait un journal, mais rien ne l'intéressait, sauf la mercuriale.

— La mélasse a augmenté, disait-il à sa femme.

— On y ajoutera davantage de gélatine, répondait-elle.

— En revanche, le sucre a baissé.

— Notre épicier ne baisse pas les prix, lui !

— Dans une maison sérieuse, on augmente toujours, on ne baisse jamais, concluait sentencieusement Bifard.